

Boîte aux lettres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 49

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217626>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

entendu et à des interprétations divergentes. Elle avait un petit air d'innocence auquel plusieurs se sont laissés prendre.

D'aucuns, et ils étaient plus nombreux qu'on ne le suppose, étaient persuadés que puisqu'ils ne possédaient pas quatre-vingt mille francs, le fisc ne les chicaneerait pas.

D'autres, et c'était vraiment un peu naïf, croyaient dur comme fer que le montant des sommes prélevées sur les fortunes serait réparti entre les citoyens peu fortunés. Et déjà, comme le pigeon de la fable, ils se forgeaient une félicité qui les faisait pleurer de tendresse. C'était touchant. Il fallut les dissuader. On ne revient pas comme ça très facilement d'une illusion si agréable.

Et puis il y avait les indifférents, les indolents, les récalcitrants, race incorrigible pour qui un bureau de vote est lieu inconnu. Ah ! ce ne fut pas facile de les décider. On réussit à en entraîner un certain nombre, mais pas tous. Les absents auront toujours tort.

Mais quel propagande, mes amis ; et des deux côtés ! Depuis la votation fédérale sur la révision de la Constitution en 1872, nous ne nous souvenons pas avoir vu campagne si intense, si ardente, si acharnée. Ah ! en 1872 aussi, ça chauffait ; et comment ! Le canton de Vaud, avec son écrasante majorité d'opposants, avait tenu ferme le drapeau, menacé, du fédéralisme et emporté le morceau. La Constitution centralisatrice de 1872 était mort-née. Il est vrai que trois ans après, ce même canton de Vaud — comme nous sommes, tout-de-même ! — prêtait la main à l'acceptation d'une nouvelle Constitution fédérale dont on avait quelque peu marouflé les dispositions centralisatrices pour faire mieux avaler la pilule. Passez muscade !

Et bien cette activité, cette animation, cette fièvre qui précède une élection ou une votation importantes, ne sont point pour nous déplaire, à condition, toutefois, de ne pas durer trop longtemps. Ce réveil du peuple, ordinairement si apathique en matière de devoirs civiques, est réconfortant. Un ardent et courageux patriote sommeille chez tout bon Vaudois. Il ne faut que l'occasion pour l'éveiller.

Pourquoi donc, dans cet admirable Hymne Vaudois — les paroles, s'entend — qui est l'expression si parfaite de notre caractère et de nos sentiments patriotiques, l'auteur a-t-il introduit ces mots malheureux : « L'amour des lois » ? On respecte les lois, parce qu'on ne peut pas faire autrement ; on ne les aime pas ; on ne saurait pas les aimer.

Jaques-Daleroze, qui a fait tant de chefs-d'œuvre, n'a guère été mieux inspiré quand, dans sa belle prière patriotique du Festival, il a écrit ce vers : « Tu m'as dit d'aimer... J'obéis ! » Allons ! notre amour du pays n'est pourtant pas simple acte d'obéissance. On l'a bien vu dimanche.

Ah ! mais trêve aux discussions : elles ont assez duré. La votation est passée, l'initiative est exécutée ; parlons d'autre chose. J. M.

Retour de chasse. — Un chasseur rentre, harassé de la chasse :

— Quelle journée, dit-il, je suis mort !
— Et sa femme, avec aigreur, après avoir regardé la gibecière vide :
— Il n'y a même que toi, je vois...

A FRANÇOISE

*Je vous l'ai dit, Françoise,
Vous me plâchez vraiment,
Et mon regard vous toise
Avec ravissement !
Vos mains aux ongles roses
Sont douces à baiser...
Il faudrait autre chose
Pour me les faire aimer !*

*Vos beaux yeux en amande,
Et si pleins de langueur,
Semblent me faire offrande
D'un chaste et noble cœur...
Je l'aurais cru peut-être,
Sans le trait de crayon
Qui dans vos cils pénètre
Et ne dit rien de bon !...*

*Un très léger sourire
Fait miroiter vos dents,
Et je puis bien vous dire
Qu'il me paraît charmant !
Mais pourquoi, je vous prie,
Sur vos lèvres en fleur,
Mettre comme armoire
Ce pâté de couleur ?*

*On dit que c'est la mode
Qui commande cela !...
Elle est bien incommode,
Cette mégère-là,
Qui, par son ingénierie
Dans vos moindres atours,
Montre bien l'inconstance
Des femmes de nos jours !*

*Vous me trouvez sévère,
Et méchant, et cruel !...
Pardonnez-moi, ma chère !
Je ne suis qu'un mortel.
Qui vous aimait naguère,
Et qui voudrait toujours
Que partout l'on vénére
L'objet de son amour !*

Louise CHATELAN-ROULET.



UNE VISITE

L'autre jour, j'ai reçu la visite de mon ami Malbout, le maréchal de Poirel, que je n'avais pas revu depuis deux ans. Il m'est arrivé plein de vigueur et, d'un air souriant, s'est informé de ma santé. C'est là, n'est-ce pas, l'une de ces formules dont personne ne peut se passer, au risque d'être incivil. Je lui dis :

— Ça va, ça va, et vous, mon cher !
— Oh ! moi, ça ne va pas du tout, bien que je sois de bonne humeur, comme vous le voyez.

— Tiens, expliquez-moi votre état d'âme, cela me fera plaisir, car j'aime les choses curieuses.

Et voici le petit discours que me tint mon ami le maréchal de Poirel :

— Vous vous souvenez, peut-être, de l'entrevue dans laquelle j'eus l'honneur de vous expliquer mon attitude devant le projet d'entrée de la Suisse dans la Société des Nations. Je fus parmi les rénitents et cela m'a valu une certaine considération, celle que l'on accorde volontiers à ceux qui ont une idée originale. Pourtant, croyez bien que je n'avais nulle envie de me distinguer de la masse de mes compatriotes, tous d'excellents citoyens et d'un bon sens incontestable. C'est ma théorie du libre arbitre qui m'a séparé d'eux. J'ai le droit d'avoir une opinion, voilà tout. Vous aussi. Nous sommes donc d'accord tout en ne l'étant pas. Les événements qui se sont déroulés depuis la conclusion de la paix de Versailles n'ont pas modifié mon opinion. Il semblait que tout allait marcher sur des roulettes et mon pessimisme vous surprenait. Aujourd'hui, vous savez à quoi nous en sommes. Il serait cruel d'insister...

— Permettez, mon cher, permettez savez-vous à quoi nous en serions si la Suisse n'était pas entrée dans la Société des Nations ?

— Elle aurait trait sa vache, simplement. Sans doute les Genevois n'auraient pas fait de brillantes affaires, il y aurait eu moins de jaunes et de noirs à la salle de la Réformation, mais le monde aurait continué à tourner, dans un cercle vicieux, je vous l'accorde.

— Prenez garde, cette concession est importante, je la retiens. Si donc, par hasard, voyant ce cercle vicieux, nous nous sommes dit que pour le briser il fallait précisément avoir en mains un outil neuf, c'est que notre idée n'était pas si mauvaise que cela ! Guillaume de Doorn vous le dirait

comme moi, lui, le grand méconnu qui, *in petto*, ne demanderait pas mieux que de verser des flots d'éloquence en présence des représentants du monde civilisé. La Société des Nations, malgré l'imperfection qui s'attache aux choses humaines, exerce une salutaire influence.

— Oui, oui, mais c'est précisément parce qu'elle ne fait pas tout ce que je désirerais que je ne suis pas content. Voyez-vous, il faut faire les choses tout à fait bien ou ne pas s'en mêler. Les demi-solutions, ça ne vaut rien.

— Vous parlez d'or, mais, dites-moi, mon cher maréchal, quand vous avez un vieux fer à réparer, que faites-vous ?

— Je tape dessus, je le rougis au feu, je le trempe dans l'eau : coups, brûlure, noyade.

— Eh bien, c'est l'image de la Société des Nations. Elle donne des chiquenaudes aux préjugés, elle brûle de vieilles formules, elle étouffe — du moins elle s'y essaie — l'égoïsme, le militarisme, le mercantilisme, etc...

— Arrêtez... n'est-elle pas aussi un maître d'école, qui met en pénitence quelque enfant...

— Parfaitement... l'enfant fait pénitence, mais sa place est marquée, il s'assiéra auprès de ses condisciples quand le moment sera venu. Alors, tous entonneront d'un seul cœur le refrain connu

*Chantons, chantons ensemble
La jeunesse et les fleurs...*

— Les fleurs ! Si c'était la violette, la rose, la verveine, passe encore, mais il y a trop de fleurs de rhétorique. Et puis, nous ne voyons pas encore poindre le beau jour. Voilà les Turcs qui viennent à Lausanne parler la tête haute. L'autre soir, j'en ai entendu un qui se plaignait de ce qu'en France il fallait payer fr. 240 au fisc pour vendre un tapis d'Orient tandis qu'à Constantinople on ne peut pas dépasser le 11 %. On a oublié de dire combien se vendait le tapis. Enfin, je ne demande pas mieux que la conférence de Lausanne mette tout le monde d'accord. En tout cas il y a une chose qui m'a fait plaisir. Le président de la Confédération, dans son discours d'ouverture, a parlé du lac Léman. Il est vrai que les journaux de la Suisse allemande ont traduit *Genfersee* ; les Genevois n'en auront pas été plus heureux. On a même parlé du lac de Lausanne. Je ne veux pas d'ailleurs, n'ayant pas d'opinion bien arrêtée, dire ce que je pense de cette assemblée de diplomates. Ils nous font beaucoup d'honneur. Un point, c'est tout ! Et il ne faut pas trop faire le fier quand, nous autres, gens d'ordre et pacifiques, nous donnons l'exemple d'un peuple en ébullition. Vous avez la grève, il y a la confiscation des fortunes... enfin, je l'ai juré, je ne veux plus faire de politique. Je vais retourner à ma forge, travailler, en chantant : *Faut pas s'en faire !* Vous voyez que je deviens, comme vous dites dans votre beau langage, optimiste. Ça durera-t-il ? Faut pas s'en faire !

Là dessus, Malbout me quitta et je devins songeur. Jean de la Cerjaultetaz.



BOITE AUX LETTRES

Mlle V. à Pompaples. — Si on vous questionne là-dessus, répondez que vous n'en savez rien.

A. M. F., pasteur à Lausanne. — Le scrupule est un beau sentiment, mais il ne faut pas exagérer. Vous pouvez très bien lire les lettres de Madame de Sévigné quoi qu'elles ne vous aient pas été adressées personnellement.

M. Philippe Pidoux, à Froideville. — Votre question est un peu naïve, comme vous le dites si bien, on voit que vous ne sortez pas souvent de chez vous. Ces petits bâtons pointus, comme des allumettes, que vous avez remarqués sur les tables du restaurant où vous avez dîné lors de votre voyage à Lausanne sont des *cure-dents*. Ça ne se mange pas, ça se suce.

A un veuf inconsolable, à Jouxens. — Agrérez nos sympathiques condoléances à l'occasion de la mort de votre dame. Consolez-vous en pensant combien plus grande eût été la perte si c'était vous qui fussiez décédé.

A M. Eug. G. établissement avicole au Corbeyron, près Chezbres. — En hiver, les poules donnent moins d'œufs, c'est bien connu, tout le monde le sait. On peut, dit-on, obtenir deux œufs par jour d'une poule en l'enfermant pendant la seconde partie de la journée dans un local sombre. Sur la fin de l'après-midi on vient lui ouvrir, en se frottant les yeux, comme si on sortait du lit. Souvent la poule trompée croyant « qu'un nouveau jour se lève » pond un second œuf. Le moyen est simple, rien ne vous coûte de l'essayer.

A Mad. V. à la Tour de P. — C'est une erreur de croire que manger fait grossir. J'ai connu un type qui avait mangé beaucoup d'argent en spéculant sur les marks et pourtant il a maigri à vue d'œil.

LES LITANIES DE SAINTE CATHERINE

Ce n'est pas que cette fantaisie soi-disant liturgique soit bien neuve; encore moins qu'elle ait été trouvée, comme on voudrait nous le faire croire, dans la vieille chapelle d'un vieux couvent; mais elle est joliment tournée. Copions-la :

Sainte-Catherine,
Je me frappe la poitrine.
Je prie tous les saints,
Que ce soit pour demain.

- Sainte Marie, faites que je me marie.
- Saint Joseph, dans le temps le plus bref.
- Sainte Claire, avec M. le maire.
- Saint Gervais, avec le juge de paix.
- Saint Macaire, avec le notaire.
- Saint Clément, avec le receveur de l'enregistrement.
- Saint Didier, avec le brigadier.
- Saint Anatole, avec le maître d'école.
- Saint Lucien, avec le pharmacien.
- Saint Irénée, c'est moi l'ainée.
- Saint Pardoux, vite un époux.
- Saint Léon, qu'il soit bon garçon.
- Saint Barthélemy, tout à fait joli.
- Saint Julien, qu'il se porte bien.
- Saint Grégoire, qu'il n'aime pas boire.
- Saint Leu, qu'il déteste le jeu.
- Sainte Félicité, qu'il fasse ma volonté.
- Sainte Charlotte, que je porte la culotte.
- Saint Loup, qu'il ne soit pas jaloux.
- Saint Lazare, qu'il ne soit pas avare.
- Saint Narcisse, soyez-moi propice.
- Sainte Marguerite, envoyez-le vite.
- Sainte Madeleine, sortez-moi de peine.
- Saint Nicolas, ne m'oubliez pas.

Qu'il soit permis au profane d'ajouter :
Sainte Marcelle, exaucez ces demoiselles.



**LE VOYAGEUR SENTIMENTAL
OU MA PROMENADE A YVERDON**

Marianne.

Marianne était une jeune personne peu avatagée du côté de la fortune; mais la douceur de son caractère, ses grâces, le charme d'une de ces figures touchantes qui gagnent le cœur au premier abord, la faisaient envier de celles qui n'a-

vaient en partage que de l'or et de la beauté. Si l'on n'était pas son amant, on voulait être son ami; et comme tout le monde l'intéressait, chacun se félicitait de lui être quelque chose.

Marianne était née sensible, et soit que les romans eussent ouvert son cœur à l'amour, en lui offrant des tableaux qui caressaient son imagination; soit qu'il existe entre les âmes une sympathie qu'aucune loi ne peut empêcher, et qu'aucune force ne peut vaincre, Marianne s'éprit d'une forte passion pour un jeune homme des environs, nommé Adémar. Vous dire que Marianne l'aima, c'est vous faire assez son éloge. Aucun amant n'osa longtemps lui disputer le cœur de sa maîtresse; tant l'amour-propre le plus aveugle les trouvait faits l'un pour l'autre. Leurs cœurs simples et innocents ne connaissaient point la jalousie. Quelqu'épouse plus jolie, plus riche que son amant eût pu s'offrir à Adémar; mais de quelles conquêtes eût-il voulu? Il avait plu à Marianne. Elle, de son côté, eût pu trouver un époux plus beau peut-être, plus riche qu'Adémar; mais ce n'eût jamais été lui qu'elle aimait.

Le père de Marianne refusait son consentement à leur union. Adémar avait peu de bien; Marianne ne pouvait lui en apporter; mais ils s'aimaient; et quand on s'aime, est-on en peine d'être heureux?

Tous les amis du père de Marianne s'accordant à le presser de l'unir avec Adémar, et s'intéressant à ce mariage comme à celui d'un de leurs enfants, il était prêt à céder. Marianne et Adémar se croyaient déjà certains du bonheur de toute leur vie... Un rival opulent se présente; il est accepté.

Le père défendit à sa fille de voir Adémar; mais vainement s'efforça-t-il de rompre les liens formés par la nature, et resserrés par les plus fortes promesses; l'amour de Marianne et d'Adémar devait les suivre au tombeau.

Prières, menaces, tout fut employé pour opérer un mariage, dont la seule idée jetait les deux amants dans le désespoir, et attristait tout le monde. Marianne n'avait point encore connu la haine; mais M. D... lui enlevait son Adémar, et Marianne l'abhorrait.

— Tu l'épouseras, lui disait le père courroucé, d'un ton qu'elle entendait pour la première fois, et qui déchirait son cœur sensible, tu l'épouseras; et tu ne sera pas dit que je me laisse mener par une tête folle.

— Oh! mon père, si votre fille vous est chère; si, depuis ma plus tendre enfance, je ne vous ai point donné de sujet de plainte; si ma première étude fut toujours le bonheur de votre vie, ne causez pas le malheur de la mienne; si jeune encore, ne me conduisez pas au tombeau, en me forçant à prendre un époux que j'abhorre, que je ne pourrai jamais aimer... Il est riche, dites-vous; mais qu'est-ce que l'or? peut-il nous rendre heureux quand nous l'arrosons de larmes?

— Fille insensée! reprit le père en se détournant; (car pour lui parler avec rigueur, il fallait qu'il ne la regardât pas) c'est ton Adémar qui te tourne la tête; mais... j'y mettrai bon ordre!

— Si c'est Adémar qui vous est odieux, lui qui n'a d'autre titre à votre haine, que celui de m'aimer et de vous chérir comme un second père... eh bien... je ne le verrai plus; je vivrai seule, retirée... il me sera plus doux de passer mes jours dans une prison que...

— Tais-toi, fille dénaturée! tu épouseras M. D... si tu crains de faire le désespoir de ma vieillesse... Puis, sentant la dureté de ces paroles, et lui prenant affectueusement les mains: Ma fille, ma chère fille, veux-tu creuser mon tombeau?

La malheureuse Marianne, moins effrayée des menaces de son père, que touchée de ses plaintes, était quelquefois sur le point de signer son infortune... Adémar s'offrait à son cœur; elle entendait ses gémissements, ses reproches; elle voyait ses larmes... la plume lui tombait des mains.

— Non, mon père, non, s'écria-t-elle; je consentirais à signer mon malheur; mais celui d'Adémar... jamais, jamais.

Pendant près d'un an Marianne vécut retirée, sans que le calme de sa retraite en pût donner à

son âme. L'image de son amant suffisait pour embellir sa prison; plus il souffrait de son absence, plus elle était déterminée à lui rester fidèle. Elle prenait Dieu à témoin de l'innocence de leurs amours, et trouvait de la douceur dans les larmes, qu'Adémar lui faisait répandre.

En vain M. D. se voyait-il un rival préféré; en vain n'approchait-il de Marianne que pour entendre le langage du mépris... autant que Marianne pouvait le prendre. Elle n'inspirait point de faible passion; et M. D... serait pardonnable si l'emportement de l'amour était une excuse.

Le père ne pouvant vaincre la résistance de sa fille, parvint, par mille stratagèmes que M. D... lui suggérait, à lui persuader qu'Adémar l'avait abandonnée. Elle reçut des lettres supposées de son amant, dans lesquelles il renonçait à une passion qui faisait le malheur de l'un et de l'autre, et il acceptait la main d'une jeune personne, qui le tirait de l'état de médiocrité où le sort l'avait réduit. Marianne l'avait aimé fidèle; elle ne put soutenir l'idée de sa perfidie. Cette âme douce et sensible eut un moment de courroux; son tyran la conduisit à l'autel. Elle ne prononça qu'en frissonnant la fatale promesse; son cœur protestait contre un mouvement de ses lèvres, et la cérémonie était à peine achevée, que tout à coup elle tomba sans connaissance.

Cet évanouissement subit était dû à une cause que l'on ne soupçonnait pas. Parmi les spectateurs qui remplissaient le temple, Marianne avait cru distinguer Adémar, non tel qu'elle l'avait vu autrefois, paré des grâces que l'amour et la jeunesse lui prêtaient, mais pâle, défiguré, et lui portant dans ses regards le reproche de sa trahison. Deux fois, en faisant serment de fidélité, elle avait essayé d'en détourner les yeux, et deux fois elle les avait reportés sur cet objet qui lui apparaissait dans le fond du temple, comme un spectre plus terrible que la divinité qu'elle offensait. Enfin, ne pouvant méconnaître plus longtemps ces traits chéris, elle avait perdu l'usage des sens.

On ignorait ce qu'Adémar était devenu. Cet infortuné, sachant qu'il causait la prison de Marianne, s'était absenté. Il lui avait souvent écrit; mais toutes ses lettres avaient été interceptées.

La nouvelle des nœuds qu'allait former son amante ne tarda pas à lui parvenir, et le jeta dans une maladie de langueur dont sa jeunesse et la force de son tempérament ne purent le tirer. Avant de mourir, il ramena les restes d'une vie presque éteinte, pour venir voir Marianne encore une fois, et se convaincre par ses yeux d'une perfidie qu'il ne pouvait croire. Le spectacle de cet hymen fut pour lui le dernier supplice, et il n'en sortit que pour écrire à Marianne la lettre suivante, dont les larmes de cet infortuné avaient presque effacé les caractères.

« L'affreuse nouvelle de votre changement me causa la mort... Je n'étais pas digne, sans doute, d'un cœur tel que le vôtre; mais vos promesses, mais vos serments!... Ah! Marianne, le moment où vous les trahissez, me fait abandonner une vie... que je n'aimais que pour vous, et que, malgré votre inconstance, j'eusse encore voulu vous sacrifier! Adieu, Marianne!... Des angoisses de mon trépas, sens-tu qu'elle est la plus déchirante!... Ah! puisses-tu ne l'éprouver jamais! puis-tes-tu jouir avec un autre d'une félicité que le souvenir d'un malheureux ne vienne point troubler!... Adieu... Marianne... trop chérie... je ne te reproche rien... Adieu... »

(A suivre.)

M. VERNES.

Sans valeur. — Les gaités du guichet, à la Poste. — Ce sont des papiers d'affaires, madame? demande l'employé.

— Oui, monsieur.

— Sans valeur?

— Oh! sans valeur aucune: c'est mon contrat de mariage!

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.